Clio. Femmes, Genre, Histoire

47 | 2018

Le genre des émotions

L'éducation sentimentale d'Héloïse

Heloise's sentimental education

Sylvain Piron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14259>

DOI : 10.4000/clio.14259

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

Pagination : 155-166

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sylvain Piron, « L'éducation sentimentale d'Héloïse », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 03 janvier 2021, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14259> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14259>

Tous droits réservés

L'éducation sentimentale d'Héloïse

Sylvain PIRON

En proposant une nouvelle traduction anglaise commentée des *Epistolae duorum amantium* (EDA), Barbara Newman rebat les cartes d'un dossier déjà souvent discuté¹. Édités par Ewald Könsgen en 1974, ces extraits de 116 lettres, poèmes ou courts messages anonymes échangés par une femme et un homme ont suscité un vif débat lorsque l'historien australien Constant Mews a proposé en 1999 d'y reconnaître la trace de la correspondance qu'entretenaient Héloïse et Pierre Abélard à l'époque de leur liaison². Ces documents constituent, de très loin, l'échange épistolaire suivi le plus ample que l'on connaisse de tout le Moyen Âge. Le caractère exceptionnel de ce dossier n'est pas étranger aux réticences qu'ont exprimées certains chercheurs face à son authenticité³. S'il faut admettre que le bibliothécaire humaniste de Clairvaux qui a composé ce recueil a puisé dans une correspondance authentique de la première moitié du XII^e siècle – et E. Könsgen a démontré une fois pour toutes qu'il n'y avait aucune raison d'en douter – c'est toute une série de résultats que Georges Duby présentait autrefois comme acquis qu'il faut remettre en cause. Dans la France de cette époque, il a pu exister un espace de communication privée, ayant pour support des tablettes de cire au moyen desquelles une femme qui n'était ni mariée, ni moniale, pouvait non seulement s'adresser à un homme, mais également exprimer des émotions intimes. Après une première salve d'objections adressées à Constant Mews, les critiques se sont apaisées. L'accumulation des études de fond fait à présent

¹ Newman 2016.

² Mews 2005 [1999] ; Könsgen 1974.

³ v. Moos 2003.

nettement pencher la balance des preuves en faveur de sa proposition⁴. Reprenant et développant les principaux arguments avancés à ce jour⁵, Barbara Newman retient elle aussi pour finir cette hypothèse comme « hautement probable ». La traduction qu'elle propose, dans une langue élégante et raffinée, est à la hauteur de l'intensité de l'investissement intellectuel et sentimental des correspondants. Les commentaires et l'identification de sources nouvelles qu'elle apporte aux documents enrichissent notablement leur compréhension. En revanche, la façon dont elle modifie l'ordre dans lequel les extraits sont présentés dans le manuscrit est très discutable. B. Newman décide en effet de placer en tête de l'échange les deux pièces finales, qu'elle considère comme constituant l'ouverture de la correspondance. Ce n'est pas ici le lieu pour engager un examen philologique approfondi afin de montrer que cette décision ne repose sur aucune justification textuelle ou matérielle sérieuse. J'y reviendrai toutefois brièvement plus loin, pour montrer que cette décision grève la compréhension des relations nouées entre les correspondants.

Des correspondances de femmes au début du XII^e siècle

Les lettres classiques d'Héloïse et Abélard, dont plus personne ne conteste désormais l'authenticité, ont été composées vers 1132, quinze ans après l'entrée en religion du couple. Elles présentent des interprétations divergentes de leur relation et de leur mariage funeste, qu'Héloïse avait refusé autant qu'elle le pouvait. Dans l'*Histoire de mes malheurs*, Abélard décrit tout l'épisode comme un égarement regrettable. De son côté, dans les lettres qu'elle lui adresse en retour, son épouse assume l'histoire de leur relation en totalité et ne se plaint que des circonstances de sa prise de voile au monastère d'Argenteuil, dont il a pris seul l'initiative, alors qu'elle aurait voulu pouvoir l'accomplir d'elle-même. En regard de cet échange tardif, les *Lettres des deux amants* donnent à entendre le déroulement d'une histoire saisie sur le vif, ponctuée de réflexions et de discussions sur la nature de l'amour et les devoirs qu'il implique. Principalement guidé par un

⁴ Jaeger 2014.

⁵ Voir notamment Ziolkowski 2004 ; Jaeger 2005 ; Mews 2007 ; Piron 2009.

intérêt pour le style épistolaire, le bibliothécaire de Clairvaux en a retranché tous les détails concrets qui permettraient d'éclairer les circonstances de ces lettres. Ce qu'il en subsiste ne permet pas toujours au lecteur de bien comprendre la situation exacte des amants. Certains messages semblent avoir été envoyés à la hâte, peut-être en l'espace de quelques jours, voire quelques heures, tandis que dans d'autres cas, le silence qui sépare deux lettres pourrait correspondre à un délai de plusieurs semaines. La voix de la femme présente des ressemblances frappantes avec celle d'Héloïse ; il est en revanche impossible d'y reconnaître la personnalité d'Abélard qui a irrémédiablement coupé avec ce versant de son passé. Indépendamment de la question de l'attribution, ces lettres constituent donc un document particulièrement riche pour une histoire des émotions féminines médiévales.

L'un des apports les plus précieux de l'introduction de Barbara Newman tient à la mise en perspective qu'elle propose avec d'autres correspondances de même époque impliquant des femmes, qui ont été conservées de façon encore plus fragmentaire. Dans un vaste recueil épistolaire copié à l'abbaye bavaroise de Tegernsee, une dizaine de lettres d'affection du début du XII^e siècle sont soit adressées à des moniales, soit émises par elles. Dans plusieurs cas, ce sont des femmes qui s'écrivent entre elles. Le contexte de telles pratiques d'écriture se dévoile plus clairement à la lumière d'un autre manuscrit bavarois qui recopie, dans un désordre indescriptible, les notes d'un maître d'école originaire de Liège, actif dans un monastère féminin de Ratisbonne en 1106. On y relève une soixantaine de très courts poèmes ou de missives rimées, échangées à titre d'exercices littéraires entre un groupe de jeunes femmes de la haute noblesse, qui n'avaient sans doute pas toutes pris le voile, et leur maître de rhétorique. L'ensemble baigne dans une ambiguïté constante, entre jeux de séduction et apprentissage des lettres latines. Ces travaux d'écriture peuvent se comprendre comme une éducation sentimentale, destinée à initier de jeunes aristocrates à l'expression de leurs affects pour être en mesure de les maîtriser. Il s'agit là d'une variante tardive d'un programme carolingien de formation aux bonnes mœurs par les belles lettres, dont Stephen Jaeger a retracé les

évolutions entre le IX^e et le XII^e siècle⁶. B. Newman a eu l'excellente idée de proposer des traductions commentées de longs extraits de ces deux recueils en annexe de son livre. Elle présente également d'autres témoignages épars qui donnent une portée plus vaste à ces deux dossiers. Un épisode frappant du roman *Floire et Blanchefleur* (rédigé vers 1150) conserve le souvenir de ce style éducatif. Les deux héros, élevés ensemble à la cour du roi d'Espagne, apprennent à lire dans des livres païens et pratiquent sur des tablettes de cire l'écriture de lettres d'amour (« Et quant a l'escole venoient / Lor tables d'yvoire prenoient / Adont lor veïssiés escrire / letres et vers d'amours en cire ! »), pour évidemment tomber amoureux au terme de leurs études. Guibert de Nogent, dans son autobiographie, évoque sa honte d'avoir lui-même pratiqué de tels exercices dans sa jeunesse, dans les années 1070 dans un monastère de Picardie⁷. Dans les décennies suivantes, Baudri de Bourgueil et Marbode de Rennes qui ont été décrits comme les protagonistes d'une « sous-culture ovidienne », adressent principalement leur poésie amoureuse à des destinataires masculins, mais certaines femmes sont également impliquées dans leur cercle, notamment les nonnes du Ronceray à Angers ou la comtesse Adèle de Blois⁸.

Les témoignages rassemblés autorisent à tirer une conclusion d'ensemble. Dans les décennies qui précèdent 1100, et jusque vers 1115, il a existé un bref moment durant lequel les femmes ont pratiqué une écriture lettrée dans le cadre de leur éducation monastique, l'apprentissage du latin passant par la rédaction de poésie amoureuse. Cette « renaissance ovidienne » s'est étendue à travers toute la France du Nord, jusqu'en Alsace et en Bavière. La documentation conservée ne nous fournit qu'un aperçu très restreint d'une culture qui fut largement partagée, si bien que des ressemblances ponctuelles ne sauraient suffire à établir des liens de dépendance textuelle. La présence commune de formules ou de citations classiques dans les lettres de Ratisbonne et dans les EDA ne

⁶ Jaeger 1994.

⁷ Guibert de Nogent 1981 : 134-135.

⁸ Bond 1995.

peut être prise comme traces d'une relation directe⁹. Ces similitudes indiquent seulement la diffusion de part et d'autre d'un même répertoire de lieux communs. Ce contexte culturel correspond parfaitement à la situation d'Héloïse, dont la famille était liée à Baudri de Bourgueil¹⁰ et qui fut d'abord éduquée au monastère d'Argenteuil avec des jeunes femmes de la plus haute noblesse. Il importe de souligner que tous ces cas d'écriture féminine sont bien antérieurs à la codification de l'art épistolaire latin produite en Italie, puis diffusé en France à partir d'Orléans à la fin du XII^e siècle. Dans des manuels ou des recueils de lettres modèles comme en produisent Boncompagno da Signa ou André le Chapelain, la femme apparaît comme un objet de séduction, passive et non pas engagée dans un dialogue littéraire.

Cloître et école : une même communauté émotionnelle ?

B. Newman choisit d'employer la catégorie de « communautés émotionnelles », forgée par Barbara Rosenwein, pour désigner des univers culturels distincts dans lesquels la femme et l'homme puisent leurs références et leur vocabulaire¹¹. Comme l'avait souligné C. Mews, les deux correspondants présentent des philosophies de l'amour nettement différenciées. L'homme s'exprime constamment dans un registre ovidien, en se présentant comme victime des forces aveugles de l'amour (*amor*), qui le poussent parfois à accomplir des actes impulsifs qu'il regrette ensuite¹². Il trouve en l'être aimée la douceur, le repos et la consolation. En revanche, la femme articule constamment cet *amor* à une *dilectio*, de nature volontaire et raisonnable, fondée sur les vertus trouvées en l'autre. Cette affection choisie donne naissance à un engagement irréversible, exprimé comme une foi, une fidélité ou un pacte (*foedus*). Même lorsqu'elle veut rompre et mettre un terme à leur échange, elle ne suspend jamais

⁹ *Contra* Dronke & Orlandi 2005, qui imagine la femme des EDA sous les traits d'une abbesse bavaroise voyageant en France.

¹⁰ Son oncle Fulbert a soutenu Baudri dans une tentative avortée d'obtenir l'évêché d'Orléans.

¹¹ Rosenwein 2016.

¹² On notera qu'Abélard, *Historia calamitatum*, l. 400 évoque de la même façon les dommages causés par les « forces de l'amour » (*vim amoris*).

l'expression de cette *dilectio* (M 60)¹³. Elle prend appui sur Jérôme et Cicéron pour formuler une audacieuse transposition de l'amitié classique dans le cadre d'une relation entre une femme et un homme¹⁴. La rencontre de ces univers conceptuels pourrait donc être comprise comme celle des écoles cathédrales et des monastères féminins, dans lesquels l'un et l'autre ont été formés.

Il est pourtant difficile d'admettre qu'il s'agisse de deux « communautés émotionnelles » distinctes. La notion ne désigne pas simplement un registre d'expression, mais plutôt un partage d'émotions codifiées au sein de groupes de taille plus ou moins large. Or les deux espaces sociaux des écoles et des cloîtres sont alors en interaction constante. Les exemples apportés par B. Newman en témoignent de la façon la plus évidente. Chacune des situations d'écriture qu'elle envisage concerne des communautés émotionnelles mixtes qui sont précisément polarisées par des relations entre femmes et hommes. Le maître d'école des dames de Ratisbonne arrive de la cathédrale de Liège. Baudri de Bourgueil s'adresse autant à des clercs de chapitres cathédraux qu'à des moniales du Ronceray. Les univers culturels sont perméables. La question doit donc être reformulée à un degré de généralité moins élevé pour rendre compte, plus modestement, des différences d'expression entre les correspondants des EDA que l'on ne retrouve pas au même degré dans les échanges de Ratisbonne. Pour le dire simplement, l'homme ne semble pas posséder toutes les clés d'une communication à laquelle la femme est mieux préparée. On comprendra davantage ce décalage en se tournant vers la relation entre le maître et l'élève.

Une éducation sentimentale

Certains détails des lettres révèlent leurs conditions de production. Les amants s'échangeaient des messages écrits sur des tablettes de cire que des domestiques étaient chargés de transmettre. Leur communication privée pouvait ainsi se dérouler sous couvert d'un échange de devoirs

¹³ Les lettres sont citées accompagnées d'une initiale désignant leur auteur, M (*Mulier*) pour la femme, V (*Vir*) pour l'homme.

¹⁴ Mews 2003.

entre l'élève et le maître. La femme a pris en note les messages qu'elle envoyait et ceux qu'elle recevait sur un support plus durable ; selon toute vraisemblance, elle a eu recours à un cahier de parchemin. Elle a peut-être remis par la suite au propre cette première copie, mais elle n'a procédé à aucune mise en forme éditoriale d'un recueil qui n'était destiné qu'à son archive personnelle. Si l'on accepte l'attribution de ce travail à Héloïse, c'est un cahier de parchemin non relié qu'elle aurait emporté avec elle dans ses déplacements, jusqu'à son séjour final au Paraclet. L'excellente qualité de la copie de Jean de Woèvre, qui n'appelle qu'un nombre infime de corrections, rend vraisemblable qu'il ait eu accès à un manuscrit autographe qu'un moine de Clairvaux, confesseur des dames du Paraclet, aurait pu trouver sur place et emporter avec lui à une date indéterminée.

Si l'échange a pour toile de fond une situation d'enseignement, le contenu de celui-ci a laissé les commentateurs perplexes. À titre d'objection contre l'attribution, Jan Ziolkowski s'étonne que la *Pharsale* de Lucain, dont Héloïse récite des extraits lors de sa prise de voile, n'ait pas été au centre de la conversation puisque, suppose-t-il, cette œuvre aurait dû fournir le support des leçons¹⁵. C'est là se méprendre sur le type d'enseignement dont Abélard était chargé. Comme le démontre sa maîtrise de l'art épistolaire, Héloïse avait déjà acquis à Argenteuil une bonne formation en rhétorique. Conformément à sa spécialité, après avoir pris un logement dans la maison du chanoine Fulbert, c'est la dialectique que l'écolâtre de Notre-Dame avait obtenu d'enseigner à sa nièce. Il en est pourtant très peu question dans les EDA. Seules quelques lettres de la femme font écho à ce savoir technique, par des allusions qui ont mis Constant Mews sur la voie de l'identification des auteurs¹⁶. On peut dès lors comprendre la duplicité dont s'accuse Abélard dans l'*Histoire de mes malheurs*. À la faveur de ces cours de logique, il a proposé à son élève d'engager une correspondance courtoise afin de mener à bien un projet de séduction qui ne comportait de son côté aucune ambiguïté. Comme le signale une des premières lettres de la femme, c'est bien lui qui a donné le commandement d'instaurer cet échange

¹⁵ Ziolkowski 2004.

¹⁶ Voir les lettres M 21 (*equipolenter*), 24 (*indifferenter*), 53 (*scibilitas*).

(M 9 : *iuxta preceptum tuum*). Or si l'on accepte comme suffisamment étayée l'attribution des EDA à Héloïse et Abélard, il est indispensable de confronter ces textes au récit que propose après coup l'*Histoire de mes malheurs*. Le philosophe a probablement accentué ses mauvaises intentions dans ce récit apologétique. L'hypothèse que l'échange de courriers n'ait été pour lui qu'un stratagème apporte en tout cas un surcroît d'intelligibilité au dossier des lettres.

Cette proposition a mis en branle ce que l'on peut décrire avec B. Newman comme une « dynamique émotionnelle », que j'interprète toutefois différemment d'elle. L'homme s'y révèle souvent dépassé par les conséquences de son désir et manque de fermeté face aux circonstances. En revanche, la femme témoigne d'une évolution sentimentale plus constante ; c'est elle qui prend les décisions cruciales et qui impose les conditions de leur relation. Dans les premiers messages, elle s'exprime avec prudence, prenant régulièrement Dieu à témoin (M 3, 5, 7, 9, 11). Intimidée par le maître, elle parvient néanmoins à provoquer une discussion philosophique sur l'amour (21-25), à l'issue de laquelle l'homme lui adresse une invitation ouvertement érotique (V 26). B. Newman me semble aller vite en besogne en estimant qu'il a obtenu aussitôt ce qu'il souhaitait. La réponse cryptique de la femme se comprend plutôt comme un appel à la sagesse (M 27). Elle était auparavant restée silencieuse face à une première suggestion (V 15). La séquence suivante confirme une certaine prise de distance, de nombreux messages de l'homme étant laissés sans réponse (V 35-44), si ce n'est un court poème par lequel la femme rappelle que Dieu doit rester le témoin de leur relation (M 38b). Après une période d'éloignement de l'homme, dont il est impossible d'estimer la durée, la situation change brusquement avec la lettre M 45, remplie d'allusion aux *Héroïdes* d'Ovide. Il peut sembler étrange de parler de bovarysme à propos d'Héloïse, mais c'est bien dans cette lecture d'Ovide qu'elle a trouvé un modèle d'amoureuse, prête à se sacrifier pour l'homme aimé, dans lequel elle va désormais se couler¹⁷. C'est un engagement qu'elle maintient, malgré la double crise qui manque d'interrompre leur correspondance, causée par un « péché » commis par l'homme (V 59, M 60), puis par son expression de dépit face aux critiques de la femme

¹⁷ Piron 2009.

(M 69, V 72). Il faut également être attentif à sa décision de ne plus s'exprimer qu'à l'aide de formes poétiques jusqu'à ce que le différend soit résolu (M 66, 69, 73). Elle est désormais rentrée dans la peau d'une héroïne tragique, qui proteste d'un amour inébranlable et se déclare prête à risquer une mort violente, en refusant par avance la perspective du mariage (M 79, 82, 84, 86, 88). À la suite d'un moment partagé de haute intensité, l'homme invoque la « pudeur », de peur d'être découvert, ce que la femme lui reproche comme une froideur et une infidélité (M 94, 95, 98). Après quelques désaccords, par des messages heureux, les deux amants réaffirment leur engagement immuable (M 102, V 103). Soudain, la situation bascule. L'homme déclare avoir perdu par bêtise le bien qu'il possédait (V 106). Ce qu'il craignait s'est produit. Il évoque plus loin un éloignement de la femme, qu'il n'a pas osé suivre, par « peur et pudeur » (V 108). Durant cet exil forcé, la femme a composé une lettre inspirée de la *Consolation de Philosophie* de Boèce (M 107) dont trop peu de fragments sont conservés pour qu'on puisse en comprendre le sens. Les réjouissances des retrouvailles ne sont donc pas hors de propos (109-111). Tous ces événements peuvent parfaitement correspondre à ceux que décrit Abélard. À suivre ce guide, la lettre 112 devrait être celle par laquelle Héloïse annonce sa grossesse « avec une certaine exultation de l'esprit ». Si le contenu conservé est trop mince pour confirmer cette possibilité, rien ne l'exclut non plus. Le dossier se referme sur un dernier poème de l'homme, d'une date assurément plus précocée, ajouté en guise de conclusion (V 113).

J'ai retracé à grands traits le fil de l'histoire afin de montrer que les doutes exprimés par B. Newman sur l'enregistrement chronologique des lettres ne sont justifiés par aucune incohérence. Le réaménagement qu'elle propose me paraît en revanche contrevenir à la dynamique d'ensemble de la correspondance. L'hypothèse du stratagème, qu'Abélard admet dans l'*Histoire de mes malheurs* et qui semble bien correspondre à l'attitude de l'homme dans la première moitié de l'échange, exclut qu'il ait débuté son approche par une déclaration enflammée aux intonations ouvertement sexuelles. À la différence d'autres lettres-poèmes, bien que le chant s'adresse à la femme, il ne s'accompagne d'aucune salutation personnelle (V 20, 87) ni ne présente de caractère intime (V 108, 110). Au contraire, des

références à des circonstances sociales (la naissance noble de la femme, sa célébrité dans la ville) lui donnent plutôt la valeur de déclaration publique d'un état amoureux. On pourrait donc y voir l'une de ces chansons qu'Héloïse évoque à la fin de sa réponse à l'*Histoire de mes malheurs*, par lesquels Abélard mettait son nom « sur toutes les lèvres » – quoique, par prudence, ce dernier ne soit pas dévoilé dans le poème¹⁸.

Il n'y a pas davantage de motif de déplacer la lettre M 112 en tête de l'échange. Dans une salutation étonnamment sobre, la femme s'adresse à l'homme comme « à son maître très noble et très sage ». La rupture est notable avec l'usage de métaphores recherchées qui alimentait, depuis le début, la correspondance. Elle marque une distanciation destinée à donner une certaine solennité à son propos, amplifiée par le contraste de leurs statuts (« ta noblesse » face à « ma petitesse »). Si l'essentiel de ce qui est conservé de ce document évoque les débuts de leurs relations, cela ne signifie pas qu'elle doive être datée de ce moment. Au contraire, d'un point de vue formel, ce texte est très éloigné des premiers messages de la femme et se rapproche davantage des grandes lettres de la seconde moitié de la correspondance.

En dépit de ce point de désaccord, je voudrais conclure en soulignant l'importance de la mise en contexte proposée par Barbara Newman. Les éléments de comparaison qu'elle fournit aident à mieux apprécier ce qui fait la singularité de cet échange, au sein du monde culturel qui l'a rendu possible. En cherchant à reproduire une pratique très encadrée de l'éducation monastique dans un espace privé, Abélard a provoqué une collision en chaîne. Héloïse s'y est engagée en deux temps, en sollicitant pour commencer une discussion philosophique, puis en décidant d'adopter comme ligne de conduite l'aspiration tragique des héroïnes de la littérature latine. La relation qu'ils ont nouée, unique et non reproductible, n'était sans doute possible que dans ce moment charnière, alors qu'un modèle culturel s'effaçait pendant qu'un autre émergeait. La réforme ecclésiastique, qui commençait alors à faire sentir ses effets en France, a imposé non seulement le célibat des prêtres, mais aussi l'exclusion des

¹⁸ Abélard & Héloïse 2007 : 152.

femmes de la culture lettrée. Dans le même mouvement, la pratique de l'échange poétique amoureux a prospéré sous de nouvelles formes dans les cours laïques, en langue vernaculaire, au sud de la Loire ; il a également pu être transposé allégoriquement dans un érotisme spirituel cistercien inspiré par le *Cantique des cantiques*. Héloïse s'est glissée dans les interstices de cette mutation d'ensemble, en formulant une proposition stupéfiante. Elle a voulu donner corps à une figure littéraire. Cette décision d'incarner un modèle poétique n'avait guère de possibilité d'existence sociale dans la France du XII^e siècle, mais elle a exercé un profond retentissement imaginaire.

Bibliographie

- ABÉLARD & HÉLOÏSE, 2007, *Lettres*, éd. et trad. Éric HICKS & Thérèse MOREAU, Paris, Livre de poche (Lettres gothiques).
- BOND Gerald, 1995, *The Loving Subject: desire, eloquence and power in Romanesque France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- DRONKE Peter & Giovanni ORLANDI, 2005, « New works by Abelard and Heloise », *Filologia mediolatina*, 12, p. 123-177.
- GUIBERT DE NOGENT, 1981, *Autobiographie*, ed. Edmond René Labande, Paris, Les Belles-Lettres.
- JAEGER C. Stephen, 1994, *The Envy of Angels: cathedral schools and social ideals in Medieval Europe, 950-1200*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- , 2005 « The *Epistolae duorum amantium* and the Ascription to Heloise and Abelard », in Linda OLSON & Kathryn KERBY-FULTON (eds), *Voices in Dialogue: new problems in reading women's cultural history*, Notre Dame (IN), Notre Dame University Press, p. 125-186.
- , 2014 « The *Epistolae duorum amantium*, Abelard and Heloise: an annotated concordance », *Journal of Medieval Latin*, 24, p. 209-214.
- KÖNSGEN Ewald, 1974, *Epistolae duorum amantium: Briefe Abaelards und Heloises?*, Leyde, Brill.
- MEWS Constant J., 2005 [1999], *La Voix d'Héloïse. Un dialogue de deux amants*, Fribourg-Paris, Academic Press Fribourg-Cerf [trad. de *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, New York, Palgrave, 1999 ; 2^e éd. augmentée, 2008].

- , 2003, « Les lettres d'amour perdues d'Héloïse et la théologie d'Abélard », in Jean JOLIVET & Henri HABRIAS (eds), *Pierre Abélard. Colloque international de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 137-159.
- , « Cicero and the Boundaries of Friendship in the Twelfth Century », *Viator*, 38, p. 369-384.
- V. MOOS Peter, 2003, « Die *Epistolae duorum amantium* und die säkulare Religion der Liebe. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einem einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 44, p. 1-115.
- NEWMAN Barbara, 2016, *Making Love in the Twelfth Century. Letters of Two Lovers in Context*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- PIRON Sylvain, 2005, *Lettres des deux amants, attribuées à Héloïse et Abélard*, Paris, Gallimard.
- , 2009, « Heloise's literary self-fashioning and the *Epistolae duorum amantium* », in Lucie DOLEŽALOVÁ (ed.), *Strategies of Remembrance. From Pindar to Hölderlin*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, p. 103-162.
- ROSENWEIN Barbara H., 2016, *Generations of Feeling. A History of Emotions, 600-1700*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ZIOLKOWSKI Jan, 2004, « Lost and not yet found: Heloise, Abélard, and the *Epistolae duorum amantium* », *Journal of Medieval Latin*, 14, p. 171-202.